

Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 1 (1876)
Heft: 2

Artikel: L'Ile de Saint-Pierre : [Suite]
Autor: Kohler, Xavier
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉMULATION JURASSIENNE

LIVRAISON 2

FÉVRIER 1876

L'ILE SAINT-PIERRE

(Suite)



Un quart de siècle ne s'était pas écoulé depuis le séjour du célèbre philosophe à l'île Saint-Pierre, quand une illustration européenne d'un autre genre y faisait une courte apparition marquée par une fête de famille assez singulière : nous voulons parler de l'inventeur des *pilules* d'aloës, de l'*élixir de longue vie* et du *baume universel*, du fameux comte Cagliostro, enfin, qui, avec le comte de Saint-Germain, personnage aussi mystérieux que lui, eut le privilège de fixer si longtemps l'attention publique.

Précédé de sa renommée (il possédait l'art infailible de guérir toutes les maladies qui affligent l'humanité), Cagliostro vint de Londres en Suisse en 1777. Il arriva à Bienne le 22 juillet, en compagnie du grand paysagiste bâlois, Lauterburg, que le roi d'Angleterre s'était attaché comme son peintre ordinaire. Ce fut un événement. On mit à la disposition de ces hôtes distingués la résidence la plus belle de la ville, ce Rockhall, où les arts avaient naguères trouvé un sanctuaire sur les bords de ce lac charmant. Pendant que Lauterburg présentait à l'admiration des connaisseurs sa magnifique *Chute du Rhin à Laufen*, et travaillait au pendant de ce chef-d'œuvre, le *Glacier du Grindelwald*, qu'il avait dessiné sur place, Cagliostro, de son côté, s'était mis à l'œuvre. Le guérisseur ne manquait point de clients : il y avait foule à sa demeure ; on venait le consulter de loin ; on avait foi dans son art merveilleux. Voici un croquis de cet homme étrange, esquissé par un témoin oculaire : « C'est un homme de quelque quarante ans, assez courtaud, épais, ressemblant à son portrait gravé... ; sa femme est à peu près de la même figure, un peu plus jeune, assez belle de visage ; mais les

traits de l'un et de l'autre, aussi bien que leur langage français, tiennent des habitants turcs ou grecs du Levant ⁽¹⁾. — Nous n'avons pas à discuter ici la science thérapeutique de Cagliostro ; nous ne pouvons que constater la vogue qu'il eut à Bienne. Les étrangers affluaient à la *Croix Blanche* et faisaient queue au Rockhall. Riches et pauvres, tout le monde était admis à ses consultations, tous recevaient ses remèdes. Combien de guérisons opéra-t-il ? Nous l'ignorons. Toutefois, nombre de gens s'en trouvèrent bien ou le crurent ; aussi les clients du docteur jugèrent-ils à propos de lui témoigner leur gratitude d'une façon particulière. A cet effet une fête fut préparée en son honneur à l'île St-Pierre. Laissons la parole à un contemporain :

« Le 5 octobre, une cinquantaine de personnes malades, ou se disant malades, sous la direction de M. Cagliostro, et portant tous un uniforme dont l'étoffe avait été fabriquée à l'indiennerie de M. Verdan, à Bienne, et qu'ils appelaient à la *Cagliostro*, donnèrent à ce fameux docteur une fête sur l'île de St-Pierre. Cependant, il n'a encore fait aucune cure à sensation, si ce n'est celle de M^{me} Dorat de Champvent, d'Yverdon, née Martin, de Genève, qui, travaillée d'un ulcère.... qui jusqu'ici avait été rebelle à tous les remèdes, avait enfin cédé à ceux de M. Cagliostro, se trouvait rétablie au point d'être de la partie susdite de l'île et d'y danser. »

Cagliostro et Lauterburg, venus à Bienne en amis, se séparèrent ennemis déclarés. Il y eut entr'eux des voies de fait et une action judiciaire à la suite de laquelle le peintre fut emprisonné. La ville prenait parti pour l'un ou pour l'autre des antagonistes. Lauterburg avait de son côté le maire Wildermet, Cagliostro le banneret Wildermet, le bourgmestre Walcker et la majeure partie du magistrat. C'est toute une histoire assez curieuse, qui a fourni matière à une conférence donnée par M. Bloesch, juge d'appel, il y a quelques années. Lauterburg fut mis en liberté, grâce à l'intervention de la cour d'Angleterre auprès de l'évêque de Bâle, qui employa ses bons offices à Bienne en faveur de l'artiste. Quant à Cagliostro, il quitta la ville quelque temps après (en mai 1788) et se rendit à Rome, où il fut arrêté en décembre, et condamné à mort par l'inquisition, en 1791, comme coupable d'*illumination* et de *franc-maçonnerie*. Le pape ayant commué cette peine en prison perpétuelle, il fut transféré à la prison d'Etat de *San Leo*, où il mourut en 1795 ⁽¹⁾.

VI

La Révolution française jeta sur le sol hospitalier de la Suisse une foule d'émigrés ; plusieurs établirent leur tente nomade dans notre Jura, à Bienne

(1) Ce fragment, celui qui va suivre et la plupart des renseignements que nous donnons sur la présence de Cagliostro à Bienne, sont tirés du *Journal* du pasteur Frêne, dont nous avons préparé une édition, restée manuscrite. On trouvera encore sur le différent entre Cagliostro et Lauterburg de curieux détails dans le 1^{er} volume des *Lettres sur la Suisse* de Meister.

(1) V. article. *Cagliostro*, dans l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*.

et sur les bords du lac de ce nom. Un littérateur distingué, le traducteur des *Géorgiques*, s'exila volontairement pendant la Terreur à Gléresse, en face de l'île St-Pierre. Delille ne figurait pas sur les listes de proscription, mais, dans ces moments difficiles, il avait fait preuve d'un rare courage, qu'il pouvait payer de sa tête. Robespierre lui demanda une pièce de vers pour la fête de l'Être suprême ; il composa pour le dictateur tout-puissant son *dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, où se trouvaient ces strophes hardies :

Oui, vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels !

Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels !

C'était désigner clairement et le bourreau et les victimes ! Quelques jours après la solennité, Delille partait pour la Suisse. Il resta plusieurs mois à Gléresse ; on montre encore la maison qu'il habitait et d'où l'on jouit d'une vue magnifique. C'est là qu'il composa, non le meilleur de ses poèmes, mais un de ceux qui lui font le plus d'honneur. Dans la *Pitié*, qui parut en 1803, le poète paie un tribut de reconnaissance à la Suisse, et ne passe sous silence ni Gléresse, ni l'île sous les ombrages de laquelle il admira sans doute maintes fois les beautés de la nature et rêva à l'inconstance de la fortune. Voici ces vers (chant IV) qui ont ici leur place :

Parmi les bienfaiteurs de ma triste patrie,
Pourrais-je t'oublier, terre que j'ai chérie ?
O malheureuse Suisse ! Eh ! comment oublier
Tes cascades, tes rocs, ton sol hospitalier ?
Non, non, je l'ai promis à l'aimable Gléresse,
Beaux lieux qui nourrissaient ma poétique ivresse ;
J'ai juré sur ces monts, et je tiens mon serment
De payer mon hommage à ton site charmant.
Amoureux des torrents, des bois, des précipices,
Dans quel ravissement je goûtais leurs délices !
De leurs âpres hauteurs lentement descendu,
Que j'aimais ce beau lac à mes pieds étendu,
Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse !
Lieux charmants ! Aux proscrits, en vain, nos oppresseurs
Ont de votre séjour envié les douceurs,
Et, menaçant de loin vos frêles républiques,
Ont envoyé contr'eux leurs arrêts tyranniques ;
Chacun de vos rochers cachait un malheureux ! (1)

(1) J. DELILLE. *La Pitié*, poème. Paris, 1803, p. 144-145 et les notes p. 229-233.

VII

L'île Saint-Pierre et ses rives pittoresques ont servi de cadre à un roman jurassien, qui nous reporte aux premières années de ce siècle. Qui ne connaît, de réputation du moins, cette femme spirituelle qui eut nom M^{me} de Charrière. *Caliste* passe pour un chef-d'œuvre et a eu maintes fois les honneurs de la réimpression. Bien d'autres pages charmantes virent le jour dans sa retraite de Colombier, où elle eut une élève distinguée, Isabelle de Géliou. Les relations entre ces deux âmes d'élite furent très suivies. Nous avons des vers très agréables qu'elles s'échangeaient dans l'intimité. La fille du pasteur de Lignièrès ne se contenta pas de cultiver les muses, et voulut aussi s'essayer dans le roman. Elle se mit donc à composer *Louise et Albert*, qui parut à Paris, en 1803. Benjamin Constant, l'ami de M^{me} de Charrière, servit d'intermédiaire auprès de l'imprimeur et de l'éditeur. A lire ce petit roman, ou plutôt cette nouvelle, on ne se douterait guère de la peine qu'il coûta à son auteur. Ce travail fut l'objet d'une longue correspondance entre les deux amies. Nous en avons relevé ailleurs les principaux traits ; nous ne pouvons ici que les indiquer ⁽¹⁾. Jamais la règle de Boileau, *vingt fois sur le métier*, etc. ne fut mieux observée. Or, une des principales scènes de ce roman se passe au château de St-Jean, sur le lac de Bienne et dans ses environs, à l'île St-Pierre. C'est à ce titre que nous rattachons l'œuvre de M^{me} Morel à cette causerie toute locale.

Citons un passage de ce tableau, ne serait-ce que pour faire connaître ce livre qui l'est si peu, quoique bien écrit et dans la manière de certaines productions de M^{me} de Charrière, *Honorine d'Utrecht*, etc. Inutile de dérouler la trame de la nouvelle, cela nous mènerait trop loin et n'importe pas à notre sujet.

« On arriva ; on débarqua ; et M. Morlove, brûlant d'amour et de plaisir, vient recevoir celle qu'il aimait. Il la conduisit comme en triomphe dans le pavillon où l'on avait coutume de danser. Les jeunes gens des environs, de jeunes Bernois et d'autres, s'y rencontraient alors plusieurs fois dans l'année. Cette fois, l'occasion était extraordinaire et le bal très nombreux. Presque toutes les femmes étaient jeunes, la plupart étaient jolies ; mais on cessa bientôt de les regarder pour ne plus voir que Louise ; elle était belle à ravir avec sa robe de toile commune et son simple chapeau de de paille. Pourquoi si négligée ? dit une jeune Bernoise. Une autre répondit : Pour se faire plus remarquer ; et cette réponse passa de bouche en

(1) Dans une étude non publiée, qui a pour titre : *Madame Morel et Madame de Charrière*, dont nous lûmes des fragments à la Société d'histoire de la Suisse romande, lors de sa réunion à Fribourg, en 1860.

bouche. Les hommes ne remarquèrent pas le vêtement, ils ne voyaient que la personne. La curiosité avait attiré les regards, l'admiration les fixa. D'ordinaire, Louise dansait, comme elle faisait toute chose, avec grâce et un certain abandon aussi agréable à voir qu'à éprouver ; cette fois ce fut avec une extrême négligence... (1). »

Nous bornons là cette citation. La prolonger serait nous lancer en plein dans le roman, tel n'est pas notre but. Mais cette danse à l'île, une après midi d'automne, est toujours de mode. Chaque dimanche de septembre et pendant les vendanges, le pavillon n'est-il pas encore témoin des ébats de la jeunesse des bords du lac. Que de romans se sont engagés dans cette île, au bruit d'une musique joyeuse, pour se dénouer on ne sait où. *Louise* et *Albert*, les héros de la nouvelle, n'ont pas seuls encouru des déceptions ici-bas ; bien d'autres ont été victimes de leurs illusions de vingt ans ! Et tous ces chiffres amoureux taillés dans l'écorce des arbres du bosquet, toutes ces devises dont le pavillon est tapissé, véritables énigmes pour les curieux, éveillent à peine chez quelques-uns un lointain et fugitif souvenir.

VIII

On le voit, il y aurait toute une monographie des plus intéressantes à faire sur l'île Saint-Pierre, car les ouvrages publiés jusqu'ici ont été loin d'épuiser la matière. Histoire, poésie, littérature, sciences naturelles, quelle mine inépuisable ! Joignez à cela les récits des voyageurs qui, depuis un siècle, ont exploré cette île en amateurs ou en savants. Nous pourrions dès à présent dresser une liste des livres qui parlent de cette station favorisée, et l'on serait surpris de leur nombre ; car l'île, dont Rousseau voulait faire la *flore*, a déjà toute une *littérature*.

Nous sera-t-il permis, en terminant cette notice, d'en appeler aussi à nos souvenirs personnels. Plusieurs fois il nous a été donné de visiter l'île Saint-Pierre ; nous ne signalerons que deux dates qui marquent dans les annales de la Société d'Emulation. La première fois que nous fûmes à l'île, c'était en 1854, lors de la réunion de la Société à Neuveville. On trouvera dans le *Coup-d'œil* de cette année le récit de cette excursion, véritable fête de famille, pleine d'entrain et de gaieté (2). Un beau soleil d'automne éclairait le paysage : le lac était pur et tranquille ; tout souriait aux yeux dans ce séjour enchanté. Un pensionnat de jeunes filles, aux joues roses, d'humeur

(1) *Louise et Albert, ou le danger d'être trop exigeant*, par Madame ***. Lausanne et Paris 1803, p. 185-187.

(2) *Coup-d'œil sur les travaux de la Société jurassienne d'émulation*. Porrentruy, 1854. Voir p. 72 et suiv. *Neuveville et l'île Saint-Pierre*. Le même volume renferme à la page 145 la chanson de L. Cuenin, *Les Lapins*, et de plus la pièce non moins belle de notre chansonnier sur le *Vin de Chavannes* — p. 139.

folâtre, semblait être là tout exprès pour nous souhaiter la bienvenue. Puis la grande île parcourue en tout sens, on se rendit à la petite île, où le chansonnier Cuenin, entouré d'un auditoire sympathique, entonna d'une voix vibrante ses délicieux couplets sur *l'île des lapins*, composés pour la circonstance.

Nous renouvelâmes notre visite à l'île six ans plus tard, le surlendemain de la réunion de Bienne. Nous étions à goûter chez cet excellent Aurèle Robert, en compagnie du commandant Scholl, quand on vint annoncer à ce dernier l'arrivée d'un étranger. M. Scholl attendait pour notre fête jurassienne un savant illustre dont il avait fait la connaissance aux bains d'Aix, M. Boucher de Perthes. C'était lui en effet; et le 29 septembre nous nous rendions tous trois à l'île. Le temps n'était pas favorable cette fois; le ciel était sombre; les feuilles jaunies jonchaient la terre; le silence régnait dans la maison qu'avaient quittée ses pensionnaires habituels. La promenade n'en fut pas moins charmante. Rien de plus intéressant et de plus varié que la conversation de M. Boucher de Perthes, un parfait gentilhomme; sciences, lettres, histoire, voyage, il causait de tout, mais ce qui l'occupait alors plus particulièrement, c'étaient ses découvertes de l'homme antédiluvien, longtemps révoquées en doute, et que venaient de confirmer de récentes investigations. Quel charme d'entendre cet homme supérieur si modeste, se mettant à la portée de chacun, surtout quand à sa parole se joignait celle du commandant Scholl, cet esprit si distingué. — Un mois après cette visite la Société d'Emulation recevait de M. Boucher de Perthes le recueil de ses œuvres, en souvenir de sa course dans nos contrées. Les compagnons de notre promenade à l'île ont disparu de ce monde, voilà bien des années; mais leur mémoire vit dans les cœurs, et nous remplissons un pieux devoir en mettant cette courte notice sous le patronage de ces noms vénérés.

Porrentruy, 13 janvier 1876.

X. KOHLER.

